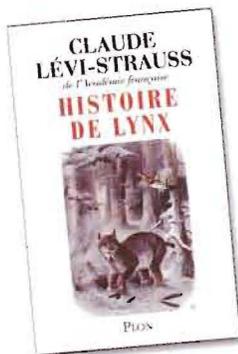


A propos d'« Histoire de lynx » (Plon)

Plaidoyer pour le Nouveau Monde

par Claude Lévi-Strauss

Parachevant le cycle des « Mythologiques », l'anthropologue offre en **1991** un contrepoint savant et polémique aux cérémonies-anniversaires de la découverte de l'Amérique



« Dans ces petites « Mythologiques » – « la Voie des masques », « la Potière jalouse », et « Histoire de lynx » –, j'ai simplement voulu reprendre des problèmes particuliers qui se seraient mal insérés dans les grandes et qui justifiaient un traitement spécifique. »

Le Nouvel Observateur. – « Histoire de lynx » constitue une sorte de conclusion générale à votre travail des « Mythologiques ».

Claude Lévi-Strauss. – Ce serait trop ambitieux de ma part ! A mes yeux, ce que j'ai fait dans le domaine de la mythologie peut se diviser en deux. D'un côté, ce que j'appelle les grandes « Mythologiques » (« grandes » à cause du nombre de pages), c'est-à-dire « le Cru et le Cuit », « Du miel aux cendres », « l'Origine des manières de table », et « l'Homme nu ». De l'autre, ce qui dans ma pensée constitue des petites « Mythologiques », à savoir « la Voie des masques », « la Potière jalouse » et « Histoire de lynx ». Je ne vois donc pas dans « Histoire de lynx » une conclusion générale, qui, en réalité, se trouve plutôt dans le finale de « l'Homme nu ». Dans ces petites « Mythologiques », j'ai simplement voulu reprendre des problèmes particuliers qui se seraient mal insérés dans les grandes et qui justifiaient d'un traitement spécifique. Ce sont plutôt des appendices.

N. O. – Mais dans « Histoire de lynx », vous livrez tout de même, beaucoup plus qu'ailleurs, ce qu'on pourrait appeler votre « vision du monde ».

C. Lévi-Strauss. – Parce qu'il s'est produit une rencontre entre le moment où je me suis mis à écrire ce livre et une date fatidique : le 500^e anniversaire de la découverte du Nouveau Monde, qu'on va célébrer en 1992. En même temps que j'essayais de combler une lacune, un problème que j'avais laissé de côté, j'étais amené à réfléchir sur ce que tout cela voulait dire. Puisque, au fond, le travail des « Mythologiques » avait, en grande partie, consisté à

vouloir réintégrer dans le patrimoine culturel de l'humanité une immense littérature orale dont on ne tient en général jamais compte dans notre culture, alors que nous accordons une grande place au monde antique ou à l'Extrême-Orient. Arrivé au terme de mon enquête, parce que l'âge ne me permettra pas de continuer longtemps, je me suis demandé ce que nous avons appris sur la pensée philosophique et éthique des peuples amérindiens. Et je dois dire que j'y ai été amené aussi par ce qui s'est passé au Canada l'année dernière, avec cette révolte des Mohawks, qui posait à nouveau ce problème du rapport entre autochtones et envahisseurs.

N. O. – Au point de départ de ce livre, il y avait ce constat étonnant : les ressemblances qui existent entre la mythologie amérindienne et le folklore français.

C. Lévi-Strauss. – C'est un autre aspect. Il y avait en effet ce problème que j'avais un peu laissé de côté (j'y fais allusion dans « l'Homme nu ») : l'ombilic de la mythologie amérindienne était apparemment situé dans une région de la côte Pacifique des Etats-Unis et du Canada (Oregon, Colombie-Britannique...). C'est dans les mythes de cette région que je réussissais à renouer tous les fils qui viennent de l'Amérique du Sud, du Brésil central, etc. Et en même temps, quand on regarde cette mythologie d'un peu près, on s'aperçoit qu'elle est profondément pénétrée d'éléments européens. Dès le premier tiers du XIX^e siècle, les Indiens ont été en contact avec des Français canadiens qui pratiquaient le commerce des fourrures. On les appelait « les voyageurs », en français. Ils vivaient en contact étroit avec



L'arrivée de Christophe Colomb à San Salvador en 1492, par Dioscoro Teofilo de la Puebla Tolin (1862)

les Indiens, ils chassaient avec eux... Et ils leur racontaient des histoires.

On se trouve alors devant un paradoxe : ce qui me semblait constituer la quintessence de la mythologie amérindienne est farci de folklore français. Il était impossible d'échapper à ce problème. Cela signifie-t-il qu'il existe une mythologie universelle ? S'agit-il d'emprunts et, si oui, comment se sont-ils produits ? Qu'ont fait les Indiens quand ils ont emprunté tous ces éléments, etc.

N. O. – Dumézil s'interrogeait toujours sur cette question d'un fonds commun, universel, de mythologie.

C. Lévi-Strauss. – C'est évidemment une idée qui tourmente tout mythologiste, mais à laquelle il résiste, contre laquelle il combat. Tout l'effort de Dumézil s'est développé contre la tentation de cette mythologie générale. Il voulait dégager des traits spécifiquement indo-européens. Et pour ma part je cherche à dégager quelque chose qui soit spécifiquement amérindien. Bien sûr, nous constatons tout le temps des ressemblances avec d'autres régions du monde, et nous avons la tentation d'y céder. Mais nous devons y résister. Dans le cas particulier dont je m'occupe, nous voyons d'abord que dans certaines versions de ces mythes il y a des éléments de détail qui sont manifestement des emprunts ; quand apparaissent des fusils, des couteaux de métal, des pommes de terre, des chevaux de selle... A un autre

niveau, celui de la structure profonde ou relativement profonde, on s'aperçoit que l'économie des mythes américains et l'économie de certains contes populaires français est la même : ils sont construits de la même façon, tournent autour des mêmes thèmes, bien qu'ils apparaissent le plus souvent dans les deux traditions, sous des formes inversées. Là, on ne sait plus du tout, et on se demande ce qui s'est passé. On peut croire que des thèmes qui ont pris naissance en Asie auraient pu voyager en Europe et ensuite pénétrer en Amérique à l'époque des dernières migrations qui se sont produites par le détroit de Béring. Dans ce cas, ce que nous retrouvons serait un patrimoine commun à l'Ancien et au Nouveau Monde. On peut se dire aussi que la pensée mythique obéit à des contraintes rigoureuses et qu'il est inévitable que les mêmes combinaisons se reproduisent, même si c'est l'effet du hasard, parce que le nombre des combinaisons possibles est extrêmement limité.

N. O. – Mais, entre toutes ces hypothèses, j'ai l'impression que votre livre renonce à choisir.

C. Lévi-Strauss. – Aucune de ces hypothèses n'a ma préférence. A les confronter toutes et à voir l'incapacité où nous sommes de nous déterminer dans un sens ou dans l'autre, on aboutit à la conclusion qu'au fond il y a des choses que nous ne saurons jamais. Le livre s'achève sur cette affirmation d'incer-

« C'est un fait historique : les Indiens ont accueilli les Blancs à bras ouverts, et dans les premiers témoignages de Colomb c'est évident : il a été stupéfié par leur accueil. L'attitude des conquérants a été inverse. »

titude ou plutôt sur cette interrogation. Mais par là nous rejoignons alors une pensée que j'essaie de mettre en évidence dans mon commentaire de Montaigne. Dans « l'Apologie de Raimond Sebond » on voit comment Montaigne utilise le fait de la découverte du Nouveau Monde et les connaissances acquises sur la diversité et la contradiction entre les mœurs humaines pour aboutir à un scepticisme intégral et à cette affirmation sur laquelle j'insiste beaucoup : « *Nous n'avons aucune communication à l'être.* » Au fond, je reprends cette expression à mon compte pour ce qui est de la nature dernière de la mythologie. Nous n'y avons pas accès.

N. O. – *Les pages que vous consacrez à Montaigne et les réflexions que cela vous inspire sont au centre du livre. Vous montrez qu'il y a une différence radicale entre la manière dont le Indiens se sont ouverts aux Blancs et la manière dont les Blancs se sont comportés avec les Indiens.*

C. Lévi-Strauss. – C'est d'abord un fait historique. Les Indiens ont accueilli les Blancs à bras ouverts, et dans les premiers témoignages de Colomb c'est évident : il a été stupéfié par leur accueil. L'attitude des conquérants a été inverse. Mais, en fait, c'est aussi une vue d'ensemble à laquelle je parviens en partant d'un tout petit problème concernant la nature d'un mythe sur l'origine du vent et du brouillard. C'était important pour moi parce que mon point de départ dans les « Mythologiques » était une analyse des mythes de l'eau et du feu. Or ces mythes du vent et du brouillard reproduisent à une petite échelle les grands mythes du feu de cuisson. Le brouillard, comme le feu de cuisson, sépare le ciel et la terre ; et le vent disperse le brouillard, de la même manière que l'eau éteint le feu. Il y a un parallélisme sur le plan formel entre les deux systèmes. Cette mythologie du vent et du brouillard, qui s'introduit dans la mythologie sous forme d'historiettes, met en évidence deux personnages : Lynx et Coyote, qui sont unis par des liens antithétiques. C'est l'opposition entre félicité et canidé. Cela m'amenait à apercevoir une constante de la pensée amérindienne : l'idée de l'impossible gémeité. On voudrait bien que les jumeaux soient pareils, mais ce n'est pas possible. Ils l'ont été, peut-être, jadis, mais il a fallu qu'ils deviennent opposés. J'ai donc repris tout le problème des jumeaux dans les mythes amérindiens : ils sont jumeaux, mais ils ne le sont jamais. A peine nés, ils entrent en division. C'est le ressort profond de la pensée amérindienne : le même engendre l'autre.

N. O. – *D'où votre analyse selon laquelle la place des Blancs était déjà inscrite, avant même leur arrivée, dans la pensée amérindienne.*

C. Lévi-Strauss. – Oui, dans les mythes cosmiques la place des Blancs était en quelque sorte marquée à l'avance. Parce que la simple existence des Indiens impliquait qu'il y ait aussi des non-Indiens. On comprend alors ce qui a pu sembler si énigmatique dans l'attitude des Indiens du Mexique ou du Pérou : quand les Blancs sont arrivés, les

Indiens les attendaient. C'est pour cela qu'ils leur ont ouvert les bras.

N. O. – *Et les Blancs ont tout détruit.*

C. Lévi-Strauss. – A Vienne, dans le trésor de Habsbourg, il y a quelques objets rapportés du Mexique par Cortés, d'une beauté prodigieuse qui avait tant frappé Albert Dürer. Je me suis souvent demandé ce qui se serait passé si, au lieu de ce comportement destructeur, une sorte d'alliance s'était créée entre les seigneurs d'Espagne et le seigneurs du Mexique et du Pérou. Nous serions dans un monde



Le dernier roi des Aztèques, Moctezuma, reçoit des ambassadeurs espagnols. Gravure tirée de « l'Histoire des Indiens », de Diego Duran (1579)

qui n'aurait aucun rapport avec celui dans lequel nous vivons aujourd'hui.

N. O. – *Le 500^e anniversaire pourrait être l'occasion d'une redécouverte ?*

C. Lévi-Strauss. – Non, ce que l'Occident a détruit est perdu pour toujours. Il ne faut pas se bercer d'illusions. Même si nous regardons d'un œil sympathique la prise de conscience à laquelle on assiste dans les pays d'Amérique, aussi bien au sud qu'au nord, dans la mesure où elle s'opère sous la forme syncrétique d'une culture indienne opposée en tant que telle à la culture occidentale, cela détruit la diversité des cultures particulières qui constituaient cette culture américaine.

N. O. – *Avec ce livre, vous terminez votre voyage dans la pensée amérindienne. Mais vous êtes déjà au travail sur un autre projet.*

C. Lévi-Strauss. – Au cours de ma vie, j'ai accumulé pas mal de notes sur des questions d'art. J'avais même pensé, il y a une quarantaine d'années, faire un livre de réflexions sur l'art, que j'aurais volontiers intitulé : « Périront tous les arts ». Cela faisait référence à une formule de Gracchus Babeuf, que je ne reprenais pas à mon compte, évidemment : « Périront s'il le faut tous les arts, pourvu que nous reste l'égalité réelle. » Je suis en train de reprendre ces notes pour voir si je peux en tirer quelque chose.

PROPOS RECUEILLIS PAR DIDIER ERIBON

« Dans les mythes cosmiques la place des Blancs était en quelque sorte marquée à l'avance. Parce que la simple existence des Indiens impliquait qu'il y ait aussi des non-Indiens. »